

PHILIPPE MERTZ

LA DESCENTE DU LAPS

Roman

Les Soleils Bleus éditions

© Les Soleils bleus éditions, 2014

editions@lessoleilsbleus.com

www.lessoleilsbleus.com

ISBN 978-2-918148-06-7

Le souffle de l'explosion m'a plongé dans la nuit. Je me suis réveillé des heures plus tard. En ouvrant les yeux, ma chambre d'hôtel, cette chambre trop grande pour ma solitude, m'a paru différente. J'étais indemne. Toutefois, la situation s'était modifiée.

Le gouffre m'apparaissait, brutal, juste sous mes pieds. Depuis tant de mois, tant d'années, j'avancais en bordure de l'abîme ; il fallait bien que le vertige finisse par m'étourdir un jour, par m'effrayer au point de tout remettre en question. Je me demande comment j'ai pu tenir jusque-là.

Avant cet événement, mon intérêt pour l'existence avait décliné dangereusement. Ma combativité ne s'exprimait plus qu'en quelques gestes machinaux. Je survivais dans mon environnement hostile pour ainsi dire par habitude. Pourtant, cette mésaventure me l'indique clairement, je n'ai pas encore le goût de mourir.

Le réflexe de fuite, quoique relevant de l'instinct, exprime un premier niveau de désir vital. La décision d'un retour vers cet îlot d'enfance, la petite station balnéaire vibrant du sillage de mes parents, manifeste un élan d'une nature plus puissante.

Ces dernières heures, l'idée de revoir la plage et les petites maisons aux volets bleus a supplanté toute autre préoccupation.

J'ai toujours tenu pour une ineptie la prétention de ranimer le passé. Je ne supportais pas les épanchements nostalgiques, la quête larmoyante de ce qui ne reviendra plus. Aujourd'hui, poussé par le désir de revoir, je m'envole vers ces espaces intérieurs.

J'avais tout oublié, tout enfoui. Existe-t-il plus criant déni de la vie ? Le refus du passé m'entraînait dans une impasse. Cette attitude m'a plutôt éteint.

De même, je n'ai peut-être jamais réussi à affronter l'horreur de la guerre en toute lucidité. Dupé par mon engagement de façade, ne l'ai-je pas surtout esquivée ? À force de me heurter à la douleur obstinée, je me suis réfugié dans la frange atténuante, là où la vérité voisine le mensonge. J'aurais été mieux avisé de regarder la peur en face, d'envisager sans subterfuge la déchirure du champ de bataille. Alors que je prétendais la dévoiler au monde, elle m'aveuglait de son drap d'apparence.

Bien que cela m'ait empêché d'appriivoiser le vide, fermer les yeux m'a tout de même permis d'avancer à pas mesurés. Piètre consolation.

Dès le décollage, la sensation de liberté afflue dans ma poitrine, se déverse dans mes membres comme le vent de l'océan, déploie mon esprit d'horizon en horizon, et par-delà, toujours plus loin.

Je quitte le pays de ma folie.

À la sortie de l'aéroport, je saute dans un taxi : Gare du Nord !

Le chauffeur dans le rétroviseur me dévisage un court instant. Il doit avoir la trentaine. Les yeux clairs. D'emblée, sa longue tignasse châtain ramenée en catogan me dispose favorablement à son égard. Il est risqué de juger les gens sur

la mine. Pourtant qu'ai-je à y perdre ? Tout au plus l'impression de me sentir en bonne compagnie le temps du trajet. J'ai besoin de cette douce illusion, de sentir un peu de sécurité dans les relations humaines.

À Bagdad, quand je m'installe à l'arrière de la voiture, Ali, mon chauffeur, est pâle comme un linge.

— Je n'aime pas ça, Gaspard ! Je n'aime pas ça du tout ! répète-t-il à chaque fois. C'est sa formule de conjuration.

— Tu n'es pas le seul, Ali ! Je préférerais couvrir les défilés de mode faute de conflits armés dans le monde. Et Dieu sait si ça m'ennuie, les défilés !

Pendant qu'il roule, je vérifie mon matériel. J'exécute quelques clichés, pour me mettre en train, pour prendre un rythme. Sans ça, je crois bien que je resterais paralysé en arrivant sur les lieux du drame.

On arrive toujours trop vite. Et c'est toujours un drame.

Les morts sont là, comme ahuris, que l'on dirait pour certains simplement endormis, ou qui exhalent le silence après le cri ultime ; des enfants insouciant cueillis en plein jeu. Ils se racontaient des histoires d'enfants, n'avaient jamais rien demandé à la guerre ni à la religion.

Des morts et des blessés.

Tristesse infinie sur le visage des vivants.

En quittant l'aéroport, je réalise que je n'ai pas eu le moindre égard pour le chauffeur au catogan. « Gare du Nord ! », balancé comme une frappe chirurgicale. Atteindre une boîte d'allumettes à dix kilomètres ! Pas le bon registre. Importateur de violence.

— Je vous demande pardon, monsieur, ça me coûterait combien, jusqu'au Crotoy ?

— Il faut compter deux heures trente... Trois heures, avec la circulation. Ce ne sera pas le même tarif que le train.

Bien entendu, je n'ai nullement l'intention de me rendre en baie de Somme au moyen de ce taxi. Compenser l'absence de bonjour par la formulation polie d'une question.

— Pour vous, ça fera... deux cents.

— Deux cents euros !? Vous voulez dire que pour moi ce sera particulièrement cher !

— Je ne crois pas que vous trouverez mieux. En plus, pas d'attente au guichet ni sur les quais. Vous êtes déjà en voiture. Et je vous conduis précisément là où vous allez.

J'avais pensé qu'il m'en voudrait de ma froideur, au lieu de quoi il me fait l'article. Deux cents euros, cela représente une somme. Toutefois, je n'ai que cinq jours devant moi. Pas de temps à perdre.

— Vous ne pouvez pas baisser à cent cinquante ? Parce que deux cents...

— Eh ! On n'est pas au Caire ! Je ne peux pas sacrifier les prix comme ça. Qu'est-ce que vous croyez ?

— Désolé. Là d'où j'arrive, tout se marchande. À Bagdad, si vous ne marchandez pas, on risque de mal le prendre, c'est une question de courtoisie.

— Bagdad ! Drôle d'endroit pour des vacances !

— Je suis reporter. Rien à voir avec le tourisme.

Il se tait, perdu dans ses pensées. Ralentissement sur le périph.

— Où ils vont, tous ces gens ? bougonne-t-il pour la forme. Cent quatre-vingts !

— Cent soixante ?

— Allez ! Va pour cent soixante. Mais vous êtes bien tombé, vous ! Ma grand-mère vit à Saint-Valery. Et ça lui fera sûrement plaisir d'embrasser son petit-fils.

J'aurais pu profiter de l'aubaine, revoir le prix à la baisse. J'ai plutôt accueilli ce hasard avec ravissement.

Le périphérique : embouteillé.

Ma rencontre avec ce chauffeur de taxi titillé par l'idée de revoir sa grand-mère.

La décision saugrenue de cacher à ma femme mes cinq jours en France.

L'envie de marcher dans la baie, de la voir jouer avec la lumière, d'être seul.

Aller voir les phoques, les oies cendrées, les canards plongeurs.

Je sors mon appareil et tire machinalement quelques photos.

— Pardonnez-moi ! C'est une seconde nature.

— L'instinct du chasseur d'images, dit-il. Allez-y, photographiez à votre aise ! Regardez ! Là ! Une mariée...

Dans sa voiture, tout de blanc vêtue, la mariée nous salue. Son visage m'en rappelle un autre. Celui d'une infirmière interviewée un jour d'investigation dans un hôpital de Bagdad. Elle m'avait accordé une minute, pas plus, pas possible. Les gens couraient dans tous les sens autour de nous. Les brancards défilaient. Elle était jeune, elle aussi, peut-être jeune mariée. Quand j'y suis retourné, elle n'y était plus. Je me suis informé auprès d'un médecin. Arriverait-elle bientôt ? Elle avait été blessée, il l'avait amputée lui-même de la jambe gauche une semaine auparavant.

À la vitre de la voiture, je la vois heureuse, comme si rien n'était arrivé. J'y crois de toutes mes forces.

— Je peux ?

C'est ok. Elle accepte dans un grand sourire. J'appuie sur le déclencheur.

Clic ! Clic ! Deux clichés. Un visage radieux sous un ciel printanier.

— Pour la vie de famille, comment vous organisez-vous ? me demande le chauffeur.

— Je profite au mieux de mes retours en France. Quand je ne travaille pas, je passe un peu de temps avec mes enfants.

— Vous les rejoignez en baie de Somme ?

J'élude la question, accaparé par une photo à tirer.

— Chouette idée, conclut-il.

Nous arrivons à Saint-Denis.

— Nous allons sortir des embouteillages ! m'assure-t-il. C'est pas trop tôt. Pas mal, ce stade ! Vous ne trouvez pas ? J'ai assisté à la finale du Mondial. J'ai rencontré ma femme ce jour-là. Nous avons deux enfants : Yéléna et Dimitri. Ma femme est d'origine russe. Moi, je suis un peu russe aussi. Chauffeur de taxi à Paris, c'est un métier de Russe, non ? Tenez.

Par-dessus le dossier du passager avant, il me tend la photo de ses enfants.

— Quatre et cinq ans, dit-il.

La fillette, blonde comme les blés. De grands yeux bleus. Le garçon, cheveux bouclés, bruns, flottant sur les épaules. Ils sont sur le point de rire, dans un jardin. Juste avant l'éclosion du rire.

Nous roulons sur l'A16 depuis près d'une heure. J'ai désormais l'esprit au littoral. Amiens, derrière, me semble la dernière ville à l'intérieur des terres. Il fait beau. J'ai remis mon appareil dans son étui. Je me retrouve les mains libres, sans inquiétude ; léger plutôt. Je ne dois pas y penser, je m'efforce de ne pas penser. Je me laisse conduire comme un enfant que l'on mène à la mer, comme lorsque nous allions en Normandie, il y a longtemps. Et je songe au clocher d'Albert. Ma mère me le signalait toujours avec cet enthousiasme débordant qui lui donnait tout son intérêt. Une merveille du monde ! Un sommet de la création ! Son or kitsch éclairait la route.

À l'approche du péage, le changement d'allure me réveille.

— Alors, bien dormi ? demande mon chauffeur.

Le rêve que j'ai fait de mon père m'a un peu secoué.

— Oui, merci. On arrive bientôt ?

— On y est presque. Vous allez revoir la baie. Où vous êtes-vous donné rendez-vous ?

— Je vous demande pardon ?

— Avec votre famille. Où devez-vous les retrouver ?

— Ils sont à la maison. Du côté de Gisors. Ma femme est à Gisors, mes enfants à Paris pour leurs études. À vrai dire, je voulais venir ici tout seul. Ça m'a pris à Bagdad, une sorte d'urgence, difficile à expliquer.

— Venez donc déjeuner chez ma grand-mère. Vous n'aurez pas à le regretter. Ensuite, je vous laisse à votre solitude.

Je ne lui oppose même pas un refus de politesse. J'ai une faim de tous les diables.

La radio que j'entendais à peine jusque-là se signale soudain par des sifflements stridents.

— Elle m'a déjà fait le coup ce matin, soupire le chauffeur tout en cherchant une autre station. Il y a de la friture sur la ligne aujourd'hui.

Un laps insignifiant, par je ne sais quelle intonation angoissée, une voix émerge du spectre des fréquences et me ramène à l'ambiance de la bataille, lorsque la survie des combattants dépend de la qualité de réception du message. Puis, une chanson qui me reconforte.

Je regarde le paysage. Tout est définitivement paisible.

Je m'assoupis à nouveau. Un somme très spécial où je mesure la part de l'inquiétude dans ma vie. Ma véritable compagne, jour et nuit à mes côtés.

La violente révélation de l'angoisse avait nécessité ce départ, comme une cure à la montagne pour les malades pulmonaires. On ne lâche prise de ce qui s'enracine au plus profond de nous qu'en se l'arrachant. Puis, vient l'heure de soigner la plaie. Ici, l'esprit tourné vers l'enfance, je commence la chute vertigineuse du haut du mur de toutes mes terreurs. En bas, la mer m'accueillera. Un de ces rares moments où l'idée de la mort n'a plus cours, quand vous êtes à ce point sans attaches que tout vous rattache.

Au réveil, je me laisse bercer par le rythme de la voix : journal radiophonique ; vie intime ; l'enfance des premiers autoradios. Mon père qui conduit ; ma mère qui réapprend l'insouciance ; les enfants à l'arrière.

La voix du journaliste vous parle d'un autre monde. Prétendre qu'il dit la vérité ne viendrait pas à l'esprit d'une personne sérieuse. Comment en effet peut-on annoncer un drame de cette voix mécanique sans passer pour un affabulateur ?

J'écoute parler. De cyclistes dopés... ; d'un cyclone, menace majeure sur les États-Unis, quelques semaines après un autre qui a ravagé la Louisiane, meurtri cette ville, haut lieu du jazz où je désirais me rendre et dont le nom sur le moment, comme par l'effet d'une odieuse disparition, ne me revient plus en mémoire. Le cyclone doit frapper ce week-end. Nous sommes vendredi. La catastrophe annoncée me dépasse tellement que je ne suis sensible qu'à la nouvelle suivante.

Je n'y crois pas d'abord, les mots glissent sur le filtre protecteur de cette belle journée. Puis, je me rends à l'évidence : ces paroles découlent de faits réels.

Cinq jours après avoir été victime d'une hémorragie cérébrale lors de son combat perdu contre le Mexicain Jesus Chavez, l'Américain Levander Johnson est mort, jeudi, au centre universitaire de Las Vegas.

Je connais bien Chavez. Je l'ai souvent croisé. Il est animé d'une volonté terrible. Mais je sais que derrière ses allures de destructeur, c'est un homme généreux et profondément humain. Je l'imagine ces derniers jours à attendre des nouvelles. Son effondrement à l'annonce du décès de Johnson.

Aussi, une peine immense me submerge. Je ferme les yeux. On roule vers Saint-Valery. Un boxeur est mort, tué par les arpeges de mon ami mexicain. Un personnage mythique qui devait inspirer les gamins de son quartier.

Flux de paroles. Le moteur ronronne. L'air se presse sur la carrosserie.

Chavez avait dit samedi : « Je l'ai juste détruit, je me sens comme un champion, avant de se rendre au chevet de son adversaire. Ma compassion va à Levander et à sa famille, avait alors déclaré le Mexicain. C'est très dur de penser que quelque chose comme cela puisse arriver. C'est très difficile pour moi de penser que cela ait pu arriver dans un combat où j'étais engagé.

La boxe est l'expression fabuleuse d'un combat pour la survie. Il n'y a qu'une alternative : vaincre ou être vaincu. Dès qu'on baisse la garde, dès que la fatigue, la douleur, prennent le dessus, tout peut aller très vite. Entre deux champions de

ce calibre, l'avantage peut basculer à tout instant. Qui peut dire qu'un adversaire en difficulté ne puisera pas dans ses dernières ressources, au moment le plus critique, un direct capable de vous envoyer au tapis ? Alors, quand l'autre est entamé, dès qu'il ouvre des brèches, on martèle, on le martèle jusqu'à l'asphyxie. La victoire est à ce prix, au prix de la terreur de se trouver dans la peau du vaincu.

— Je connais bien Chavez...

L'émotion me noue la gorge. Le chauffeur m'observe dans le rétro. Je lui raconte notre première entrevue huit ans plus tôt alors que je préparais un reportage sur la boxe mexicaine et le rêve américain. Je lui explique que nous avons sympathisé, que nous nous voyons régulièrement depuis. Il repartira. Je sais qu'il est anéanti. Mais il repartira.

— Johnson n'ignorait pas les risques du métier, remarque le jeune homme. Chavez aurait pu se retrouver entre quatre planches à sa place.

— Ces garçons-là sont comme des frères. La mort d'un adversaire, ils n'y sont pas préparés. Ils ne boxent pas en pensant à cela. J'ai côtoyé un grand nombre de boxeurs au cours de ma carrière. Croyez-moi, chez eux, il y a un sens aigu du sacré et un immense respect de la vie.

— Il y a aussi les voyous, non ?

— Ça arrive. Mais l'un n'empêche pas l'autre.

Passé le péage, nous entrons de plain-pied dans l'univers du littoral.

Après Abbeville, le paysage de la baie se précise. Les zones asséchées ont gardé les traces de la présence de la mer. L'horizontalité en est la marque la plus flagrante, avec le changement de végétation.

Bientôt l'on aperçoit les mollières, ces plaines herbeuses à perte de vue découpées en tous sens par d'étroits ruisseaux.

Sous un ciel immaculé, la lumière dépose sa caresse. La physionomie maritime se dévoile progressivement jusqu'à Saint-Valery, jadis commune de pêcheurs vouée désormais au tourisme.

Nous arrivons à marée basse. Des groupes immenses d'échassiers s'envolent, vibrent dans la réfraction.

L'odeur caractéristique des bords de mer. Mélange de sable, de cycles alimentaires, entre décomposition et renaissance, de sel exalté.

Toutes les sensations de sable me reviennent, dans les mains, sur le torse, dans les yeux, dans le sandwich, et le soleil sur la peau de l'enfant chétif courant après un ballon ou près de son père qui l'entraîne vers la baignade.

Pourquoi tant de présence ? L'impression ici que rien ne change ? Je sais pourtant la préoccupation des autochtones quant à l'ensablement de la baie. À moins d'un miracle, un jour pas si lointain, elle disparaîtra et nul n'y pourra plus rien. Mais en attendant, ils résistent, ils repoussent le désenchantement.

Bien que nous ne soyons qu'à quelques encablures de la maison de sa grand-mère, le chauffeur de taxi accède à mon caprice de me rendre d'abord au Crotoy. Je m'explique difficilement cet empressement. Peut-être suis-je inquiet de l'existence de cette ville. Je souhaite vérifier que mes souvenirs sont authentiques. Cette ville serait alors une preuve que je n'ai pas inventé mon enfance. Si elle n'existait pas... Cette possibilité m'effleure.

Nous arrivons.

Nous marchons côte à côte sur la jetée jusqu'à *l'Écume*, la pension de famille où nous prenions nos quartiers à l'occasion de vacances d'une autre vie avec mes parents.

Il y a bien dix ans de cela, j'y avais emmené ma femme.

Sans même y entrer, elle avait jugé rudimentaire le confort de l'endroit. Ses remarques cinglantes avaient refroidi mon enthousiasme et nous avaient conduits illico à dénicher un hôtel à sa convenance.

Aujourd'hui, cela ne se produira pas. Je vais voyager comme je l'entends.

— Je reste par ici, me dit le chauffeur. Je fais quelques pas en vous attendant.

Je m'y suis préparé. Le retour sur les lieux de l'enfance déçoit forcément. Certes, la porte n'a plus le même attrait fabuleux, le hall d'entrée est bien moins vaste. Mais le charme n'en demeure pas moins, et le sentiment troublant de la proximité d'êtres chers aujourd'hui disparus.

Une septuagénaire irritabile déboule derrière le comptoir. Elle note ma réservation jusqu'à mercredi, puis me prie, faute de personnel, d'aller chercher moi-même mes valises. Ce sac de voyage négligemment suspendu à mon épaule, et un autre plus petit, celui du Leica, en bandoulière, sont tous mes bagages. Rien d'autre, je confirme. Je souhaite les garder pour l'instant.

En femme aguerrie à la gestion de son entreprise, elle me toise comme un douanier à la frontière nord-coréenne ; ses yeux en amandes effilées s'étirent davantage par le jeu de cette comparaison.

Sans doute s'agit-il de la patronne qui nous servait nos repas autrefois. Elle était jeune alors. Je n'ai gardé d'elle qu'un vague souvenir, comme une plage confondue avec d'autres plages.

Je lui dirai plus tard que je suis venu souvent déjà dans son établissement. Peut-être le lui dirai-je, peut-être qu'elle se souviendra de nous. Mais tout cela est si lointain.

Je sors. Assis sur un banc, le chauffeur de taxi jette des petits cailloux sur le bois blanc d'un cageot abandonné.

Nous poursuivons notre promenade. Je m'approche de la jetée. Quelques canards s'ébattent dans une bêche d'eau. Il reste en retrait. Il m'observe. Je comprends qu'il tient à prendre son temps lui aussi. Il m'a conduit en baie de Somme pour y respirer quelques instants, loin de tout. Finalement, mes déambulations lui vont bien.

Il a sa part de mystère. Je lui demande son prénom.

—Yvan, je m'appelle Yvan, me répond-il. Je sais, ça fait Russe. Je ne suis pourtant pas russe comme je vous l'ai dit. C'est ma femme.

Allez savoir pourquoi ce prénom et pourquoi il a épousé une Russe. J'ai ramené de Bagdad le réflexe de tout interroger. Pourquoi mentirait-il ? À quoi bon la désinformation ?

J'aimerais me débarrasser de la mauvaise habitude de tout mettre en doute.

On arrive chez cette femme, sa grand-mère.

Elle occupe une petite maison sur les hauteurs de la vieille ville de Saint-Valery. Une rue escarpée en marge de l'animation toute relative de la digue. Volets bleus, porte bleue.

Le paisible visage de l'aïeule inspire le respect. Cette odeur de poudre de riz, comme celle de ma grand-mère Ray. On en trouve donc encore dans le commerce. Ses cheveux blancs savamment bouclés résumant toute une génération d'ouvrières laborieuses et soucieuses de ne pas déplaire.

D'entre les plis d'une face artistement burinée ainsi que deux flaves d'une eau reflétant le soleil d'été, son regard pétillant de malice et de bienveillance se pose sur moi.

Dans la petite maison surchauffée, je me débarrasse de mon sweat, l'accroche par-dessus mon blouson au portemanteau mural de l'entrée exigüe.

— Je vous ai préparé un ragoût de mouton. Vous aimez ?

Dans la salle à manger où nous prenons place, l'odeur de ce plat en sauce alerte gentiment mes narines. Des gens savourent l'idée de nous infliger les pires tourments, d'autres nous veulent du bien sans même nous connaître.

Après le ragoût, elle prépare le café. Yvan est sorti acheter une tarte chez le pâtissier d'à côté.

— Venez vous asseoir dans le salon. On y sera mieux. En attendant mon diable de petit-fils.

Je m'installe dans un canapé en skaï marron. Une antiquité des années soixante-dix étonnamment conservée. Elle regagne la cuisine, trois tonnes de charentaises à chaque pied, en revient au courage sur le même rythme, du sucre et trois tasses en équilibre précaire sur son plateau. Elle repart, lentement, apporte le café qu'elle sert dans deux tasses, retourne mettre la cafetière au chaud.

Sous l'effet de la fascination, j'ai omis de lui proposer mon aide.

Assise désormais : « Avant, j'en mettais trois », m'explique-t-elle. Elle immerge dans sa tasse un demi-sucre qu'elle vient de briser, tourne précautionneusement la cuillère, observe avec intérêt les tourbillons et l'écume légère en surface. Elle porte alors le rebord de la tasse blanche décorée d'une large rose à ses lèvres pâles, relève les paupières pour me fixer avec gentillesse.

Ses propos me surprennent car je n'ai pas souvenir d'avoir évoqué ma vie conjugale au cours du repas.

— Vous accordez trop d'importance à vos tracasseries de couple. Vous voyez dans quel état ça vous met !

Silence. Elle sourit comme si j'avais parlé, poursuit :

— Oh ! Je dis ça, moi. Cela ne me regarde pas. Voyez-vous, tout à l'heure vous serez parti. Nous nous reverrons peut-être un jour, si vous daignez revenir. Mais selon toute vraisemblance, nous n'aurons plus l'occasion de discuter tous les deux. Et détrompez-vous, je ne cherche pas à grossir coûte que coûte mon stock de ragots et médisances. Je ne connais personne que tout cela intéresserait, non que personne ne vienne me voir, simplement parce que votre histoire découragerait mes amis par sa terrible banalité.

Frappé par la vérité du propos, je bafouille :

— Comment savez-vous ?

— Rien n'est plus simple. J'observe, j'écoute. Je ne suis pas encore complètement sourde. Vous avez besoin de parler. Allez-y ! D'ici peu, tout ce que vous m'aurez dit se dissipera dans l'au-delà. Vous savez, l'au-delà claire fontaine. Alors...

— J'aime ma femme, je n'ai jamais aimé qu'elle...

Je ne sais comment cela m'est venu, mais je lui révèle tout, exactement comme elle me l'a demandé.

— Il y a deux ans, elle m'a dit comme ça : « Je ne t'aime plus. Je n'ai plus envie de rien avec toi. » Voilà. C'est limpide. Je sais que c'est sans retour. Jamais plus elle ne me tendra les bras. C'est comme ça. Jamais plus elle n'aura de gestes tendres envers moi. Qu'est-ce qu'on y peut ?

— Pas de séparation en vue ?

— J'en suis incapable. Une sorte d'espoir désespéré m'en empêche. Et puis, cette douleur, là, au fond de moi, tisse un lien entre nous. Je suis souvent parti. En ce moment, pour longtemps peut-être, je suis à Bagdad.

— Ça barde, là-bas.

— Oui, ça barde. Elle en aime un autre, je pense. Souvent, quand le conjoint se détourne, c'est qu'il a trouvé ailleurs.

— Vous êtes-vous dit que votre femme n'a peut-être tout simplement plus envie d'avoir de relation amoureuse ?

— Comme les anges ?

— En quelque sorte, pour l'aspect charnel, en tout cas. Vous comprenez ? C'est plus fréquent qu'on ne le croit. On n'a plus envie, plus besoin. Et le sexe devient une atteinte à la personne, soudain mal vécu, mal venu. Ou peut-être, c'est vrai, elle ne vous aime plus. Mais est-ce si grave ?

La porte s'ouvre. Yvan nous trouve silencieux à siroter notre café.

— On m'appelle Suzanne.

— Mais son vrai prénom, c'est Amélie, précise Yvan. Grand-mère n'est pas facile à suivre.

— Suzanne, c'est votre second prénom, alors ?

— Pas du tout. C'est le prénom que je me suis choisi. C'est celui-là, mon vrai prénom.

La vieille dame m'invite à passer la voir quand je veux. Elle me sourit avec tendresse. Nous nous embrassons. J'inhale une dernière fois le parfum inespéré de la poudre de riz.

Dehors, le soleil n'a pas faibli.

Quelle terrible nuit ! La pire nuit de ma vie, la nuit la plus terrifiante de ma vie amoureuse. Quel couple ne connaît pas de ces déflagrations après quoi l'on se régénère. Je sais que c'est stupide mais j'avais voulu l'entendre me parler un peu de moi. Elle ne parle jamais de moi, présent ou absent, je le crains, en tout cas pas en bien. Elle ne me demandera

jamais comment je vais. Elle ne me confiera pas un peu de son monde intérieur, non plus, jamais. J'ai souvent tenté d'entrer dans l'intimité de sa pensée, sans succès.

Ses silences, pour le moins, me permettaient d'espérer au moins de l'attachement.

Parfois, je n'en peux plus. Je crève de ne pouvoir lui parler. Je la force à la parole, je la contrains, je viole son silence. Et voilà que ce sacré soir, je comprends tout. Elle me dit tout. Comment ai-je pu en douter ? Elle ne m'aime pas. Après vingt-cinq ans de vie commune, elle ne m'aime plus. Bien mieux, elle ne m'a sans doute jamais aimé. Je suis en somme une erreur. Je venais de lui demander ce qui n'allait pas, si elle avait un amant, une double vie, une vie, sans m'attendre à une telle rectification.

Un frisson, un poison, me traverse le corps. Un anéantissement total, même pas la douleur, l'anéantissement, direct. Je ne suis plus rien pendant un laps de temps qui contient l'infini. Par l'effet d'un gigantesque appel d'air, l'estime qui me restait de moi fout instantanément le camp. Je me comble de souffrance. Je m'éteins. J'étais trop bruyant. Je me serais voulu lumineux. Je me ternis.

Depuis, bien que j'essaie de me rendre estimable à mes propres yeux, malgré mes efforts désespérés, rien n'a changé, rien n'a bougé. Tout ce vernis d'optimisme protecteur, envolé. Ma protection, c'était peu de chose. Une parole a suffi.

Avant ce matin, j'étais condamné. Ma vie s'enfonçait comme un réacteur nucléaire hors de contrôle. Refaire surface relevait du *happy end* à une heure de grande écoute. Pas pour ma réalité. Or, cette journée se courbe comme un arc-en-ciel qui m'envoie dans une paisible version du chaos.

— Le printemps est une belle saison pour la lumière, dit Yvan, prudemment.

- Je te demande pardon ! Je rêvais. On est bien, non ?
— La lumière du printemps...
— Oui. C'est beau. Ça change tout le temps. Les reflets.
— Tu joues au foot, toi, Gaspard ?
— J'adore. Quand j'étais gamin, je ne me privais jamais d'une heure de foot avant de faire mes devoirs.
— Alors, on respectait les mêmes principes. Attends une minute.
Il sort son portable.
— Allô ! T'es là mon gars ? Tu f'rais pas un foot cet après-midi ? Comme d'hab. Ciao. C'est arrangé. Un quatre contre quatre sur le sable, à dix-sept heures.
— Super, je lui dis. Justement, j'ai l'impression que j'attendais ça depuis longtemps.

La visite d'un cimetière marin me procure infailliblement une émotion particulière. L'infini, la mer. Le départ.

Dès que je vois un cimetière, je pense à la mort de mon père. Et quand je pense à la mort de mon père, je pense à l'enterrement de mon grand-père, son père à lui et aux larmes, aux chaudes larmes qu'il a versées dans le cortège. J'avais six ans. J'étais près de lui. Je ne comprenais pas. Je le voyais sangloter, il marchait de travers. Je ne l'avais jamais vu pleurer, je ne comprenais pas. À la mort de mon père, je n'ai pas pleuré comme lui avait pleuré. Je ne sais pas s'il le fallait. Je ne sais pas s'il l'aurait voulu. Je n'ai pas souffert comme les gens souffrent d'ordinaire à la disparition de leur père.

— Qu'est-ce que tu en sais de la souffrance des gens, quand ils perdent un proche ? Tu les vois pleurer. Mais que sais-tu vraiment de leur souffrance ?

— Dans les mois, les années qui ont suivi, j'ai été immensément triste. Du moins, je crois. Je n'avais rien à dire, pas de

larmes à verser. Je ne savais que penser. Sa vie encore palpitante de cet arrachement, je la contemplais seulement. Une impression trompeuse m'aveuglait : lui et moi entamions enfin notre véritable dialogue. J'ai écrit un texte pour son enterrement. Ma tante l'a lu à l'église. Je ne l'ai pas relu depuis. C'est mauvais. J'ai écrit pour mon père en pensant à l'enfant qu'il avait été. Est-ce qu'il aurait été un bon copain à six ans ? Bizarre. Mon écriture. Tu sais, avant d'être photographe, j'ai travaillé dans la presse écrite, j'ai toujours aimé écrire, sans en avoir le talent. Mon écriture s'est heurtée dès le début à l'incompréhension de mon père. Pour lui, je perdais mon temps. Il voulait que je fasse des choses utiles et, si je devais écrire, que ce soit de l'écriture bonne à quelque chose. Quand j'étais lycéen, j'écrivais des kilomètres carrés de poèmes, des niaiseries. Il a dû y regarder un peu. Puis, j'ai écrit des récits, de la fiction, de la méchante fiction où je franchissais les limites de la décence. J'ai même écrit que je devais être le fils d'un autre homme. Pure vengeance de mon écriture. Je n'en croyais rien, ne le souhaitais pas. J'ai laissé traîner le texte. Je ne sais pas où il est. S'il l'avait lu... Est-ce que l'on peut tout écrire, tout ce qui nous passe par la tête ? Ma tante, le jour de l'enterrement, parlait beaucoup de ce que j'avais écrit. Après la messe, elle a dit au curé, à la porte de l'église que c'était un beau texte, c'est vrai monsieur l'abbé, un bien beau texte. Je me trouvais déplorable. Je ne pouvais réconcilier mon père avec mon écriture de cette façon-là. Je sentais la trahison dans tout cela, la détresse. La fin du combat. Il ne m'avait pas dit grand-chose. J'avais guetté sa parole, je l'avais attendue. J'avais voulu le transformer par le simple effet de ma volonté. Tu parleras à ton fils.
— Tu parleras à ton père aussi. Tu penses souvent à lui.
— Oui. Je crois. C'est un modèle de relation ratée... Compliquée...

— Un modèle de relation humaine, tu veux dire.

Il donne un coup de pied dans un petit caillou, poursuit :

— Rien n'est malheureusement facile quand on est près des gens. Et ta mère, qu'est-ce qu'elle en pensait de ton écriture ?

— Ma mère ? Elle est morte quand j'avais huit ans.

— Tu te souviens...

— Je me souviens très bien d'elle. Je garde des souvenirs extrêmement précis, d'une netteté parfaite, de nos vacances au Crotoy. Le reste est plus flou.

— Vous êtes venus souvent ?

— Dès le premier été, nous sommes allés à *L'Écume*. J'avais trois mois. Puis chaque année. Huit fois en tout. Il nous arrivait de passer quelques jours ailleurs. Mais le lieu privilégié des vacances restait Le Crotoy.

Pointe du Hourdel. Nous avançons sur les galets, gris et blancs, polis par les pensées de la mer. En contrebas, sous la direction d'un naturaliste des explorateurs semblaient gênés par notre présence. Une impression, peut-être. Tel un banc de poissons, ils suivaient unanimement les moindres mouvements du guide. Quand il se tournait à droite, ils se tournaient tous à droite. Levait-il les yeux au ciel, qu'ils levaient leurs yeux au ciel. Se penchait-il vers ses bottes, que chacun se penchait vers ses bottes. Spectacle remarquable de la faune du littoral. Subitement à l'appel de l'un d'eux, ils se sont tournés vers un morceau de bois à la dérive qu'ils ont pris pour la tête d'un phoque.

Passé leur désillusion qui nous a beaucoup amusés, nous avons regagné la voiture et avons pris la route de Fort-Mahon.

La femme que j'avais épousée ne m'aimait pas. Pas comme on dit je ne t'aime pas en passant, en rageant. Elle

ne m'aimait pas, d'un non-amour profond, d'un dégoût à ses heures pour ce que j'étais authentiquement. L'univers plus que résiduel dans lequel je m'abîmais lui faisait horreur. Sans doute aussi me repoussait-elle parce que mes photos n'avaient pas l'intérêt que je pouvais leur supposer. Parce que dans ma nuit j'errais sur la piste de sentiments épuisants et confus. Et toute l'imperfection de ce brouillard verbal dont j'emplissais mes cahiers.

Mes photos, elle les tenait pour les fruits douteux d'un passe-temps, en même estime que les gardons que je lui avais une fois ramenés de la pêche, à elle qui n'aime pas le poisson, qui trouve que ça empeste au-delà du supportable.

Son amour m'était unique. Enraciné à la naissance de l'amour. Même quand il s'est glacé, j'ai vécu sur ses vestiges.

Il y a eu la distance des corps. Ses refus de mon corps devenu pitoyable. Tant de volupté perdue. Peu de mots. Moi, je parlais beaucoup. Elle, lointaine, dans son silence. Je parlais isolément. La cloison du silence de l'une doublée de la parole de l'autre.

En société, j'avançais des idées ; je les lui avais exposées déjà ; elle ne les avait jamais remises en question jusque-là. Tout à coup, elle contestait ces idioties, ce manque de goût, de tact... Elle s'en ouvrait à nos amis. À force, je ne réagissais plus. J'avais tort sur toute la ligne. Amour gangrène. Nul espoir d'amour.

Le sentiment amoureux est un concept marchand. Un coup de marketing orchestré pour garantir la paix sociale. Victime de cette vision greffée, martelée jusqu'à se l'enfoncer dans le cœur. Peut-être n'étais-je pas fait pour l'amour ? Intoxiqué à l'eau de rose dès le biberon.

Toute l'importance du ciel dans l'horizontalité.

Longue rue principale des stations balnéaires plongeant vers la mer.

Nous sommes venus la voir. Quelle que soit la raison qui nous y amène, la mer se place en première intention. Finaliser un contrat, faire des rencontres, passer des vacances ou écrire un roman, visiter une vieille tante, s'aimer ou encore travailler... On vient d'abord à la mer pour voir la mer.

La ville peine à sortir du grand sommeil de la morte-saison.

Des retraités se promènent. On discute avec un plaisir affiché. Un retraité ne vieillit plus. Un jour il va, un jour il ne va plus. Le temps passe sans passer. La mer stabilise tout ça.

Nous roulons vers la plage. Écran bleu savamment déployé, le ciel s'étire à mesure qu'on s'annonce. Grandiose mise en scène. On ne voit pas encore la mer, on se l'imagine. Enfin, on la voit. Et même quand on la voit, on se l'imagine encore.

À bout de course, en bordure d'horizon, elle a découvert une vaste plage parcourue de joggeurs disséminés. L'absence de vent fige le paysage dans une gélatine translucide, palpable tant j'y crois.

Nous sommes garés en front de mer. Parking désert. Capuchon noir sur l'enseigne du taxi blanc.

— C'est ici que j'ai passé le plus clair de mes vacances, dit Yvan. Il dit cela sans émotion particulière. Son enfance est plus proche que la mienne.

— Moi, j'ai passé une fois des vacances à Fort-Mahon.

— Ah, oui ? Où ça ? me demande-t-il, vivement intéressé.

— À l'*Hôtel de la plage*. Une semaine. Avec ma grand-mère. Mes parents logeaient à la pension Berthier, *L'Écume* si tu préfères. Ils nous rejoignaient chaque jour. J'ai gardé trois polaroids de cette époque. Avec mon père, nous jouons. Un ballon multicolore roule entre nous. Je suis blond comme les blés, comme ta fille.

Rien sur le silence. J'attends toujours trop de paroles des gens. Mon père mal à l'aise avec l'expression dans la langue académique. Comment aurait-il trouvé les mots ? Je ne voulais rien savoir. Regarder. Le comprendre. Toujours des histoires de paroles, de mots attendus. Je vais te confier le bonheur d'être au monde. Je vais te confier mes mains pour que tu y verses l'eau, le sable chaud, le vent... ce qu'y déposent les humains : l'album photo, l'humus, les idées reçues, la colombe, les baguettes de tambour, la tomme, la mimolette, le colt, la kalach, le stinger, une certaine idée de l'honneur, l'argent, encore l'argent, le bonheur...

Nous arpentons la grève sans nous éloigner du parking. Yvan se retourne. Bruits de moteurs. Deux voitures se garent à proximité du taxi.

Les voilà, les copains. Six excités s'esclaffent comme de jeunes recrues en permission, la guerre en moins. Short. Espadrilles ou tongs.

— Oh, Yvan ! T'es chaud ?

On se serre les pognes. L'un d'eux jongle avec le ballon, obnubilé par la sphère de cuir qui bondit sur ses pieds.

— On t'attend !

Il arrive, tout en jonglant, nous serre la main, en jonglant toujours. Il lève un peu la balle, se décale avec vivacité et l'envoie d'un grand coup de talon par-dessus nos têtes, sur le sable.

Et c'est parti. Nous trottonnons tous les huit. Je maintiens prudemment mon sac en bandoulière.

J'ai l'impression de survoler le sable, d'en éprouver l'élasticité, légèreté troublante. Je le reformule. Je recrée par un effort de concentration la sensation des appuis fuyants, ça y est, je les tiens, c'est ça, encore plus difficile, encore plus mou, le sable, si mou que je m'y enfonce jusqu'aux genoux sans cesser de courir, d'où je m'extirpe sans peine pour le survoler à nouveau. Rien de tel que la plage pour vous filer de ces sensations terribles.

On se décale vers les dunes. Yvan et ses potes parlent fort, plaisantent depuis le début et ça n'arrête jamais. Au détour d'un rire, on prend des nouvelles.

— Il paraît que Julien Lepont sort avec Aline Durand...

— La mère de Xavier Lequien demande le divorce...

— Emile Dumarchais parle de descendre le Laps un jour ou l'autre...

— Il n'est ni le premier ni le dernier à fanfaronner...

— Plus on en parle, moins on le fait...

Le terrain, à perte de vue dans sa largeur. La mer d'un côté. Les dunes de l'autre avec leurs bouquets d'oyats. Quelque part, les poteaux de but : quatre tas de sable plus ou moins pyramidaux.

Le ballon circule, en cercle. Jeu de passes. Quelques dribbles. Faute ! Bousculades, tacles, placages. Technicité : passements de jambes, contrôles parfaits, grigris, amulettes...

Je n'ai pas joué depuis des années. Au collège, j'étais le meilleur buteur du grand tournoi du midi. Les matchs se déroulaient après la cantine.

On tenait à jour le classement. Le championnat était supervisé par les pions. On les aimait bien ces drôles de gars aux longs cheveux. Ils nous déléguaient une bonne part de l'organisation. Une dizaine d'équipes aux noms de grands clubs européens. La feuille des résultats. Le classement des

buteurs. Tout cela affiché. Mon nom, en haut de la liste. Marquer des buts sur le terrain de hand devant des dizaines de spectateurs électrisés. Etre le meilleur buteur.

Je suis devenu habile sur les petits terrains. Excellent technicien en toute modestie. Prenant vite ma décision mais sans précipitation. Savoir où se trouve la cage sans la regarder. Je me retourne. Extérieur du pied. Le ballon tourne pour prendre le large du gardien avant d'aller se nicher au ras du poteau, dans les filets. Les passes que je récompensais d'un tir sec ou délicat. C'était ma coupe du monde à moi. J'ai joué la coupe du monde, dans mon petit collège.

Quand je rentrais le soir, je balançais mon cartable dans un coin de l'appartement et j'allais jouer encore. J'adorais ce jeu. Je ne rêvais pas de devenir professionnel. J'y jouais pour le plaisir, notamment cette sensation de maîtriser chaque jour davantage mon sujet. Pendant les cours, rien n'avait l'attrait du ballon, cet animal indocile que je contrôlais de mieux en mieux.

Si les bissectrices et le théorème de Pythagore m'avaient proposé les mêmes joies j'aurais voyagé au pays des sciences dures.

Sur la plage, face à la digue, l'école de char à voile installe son matériel. Vont-ils glisser dans les bâches d'eau sous l'arche des éclaboussures ? La montée du vent serait-elle dès lors inéluctable ?

Le ciel, d'un bleu intense. Toujours pas le moindre soupir.

À la formation des équipes, l'atmosphère devient soudain solennelle. Yvan et le facétieux Hakim, plus sérieux que jamais, face aux autres en arc de cercle. À tour de rôle, ils choisissent un joueur, la miss d'abord, puis la première et la seconde dauphine, lesquelles se placent au fur et à mesure

auprès de leur capitaine. Le chant des mouettes pour hymne national. Il n'est pas question de négliger la partie. La victoire à dix buts. Satisfaction et concentration mêlées sur les visages, les joueurs se positionnent, quadrillent l'espace avec méthode.

De toute évidence, ce match ne se conclura pas dans l'amertume de l'absurde renoncement. Il se disputera jusqu'à l'ultime seconde.

J'ai retroussé mes pantalons. Je trotte, pieds nus. Vu mon âge respectable, je m'applique à ménager mes articulations. Une franche quinzaine d'années me sépare du plus âgé de ces gamins.

Je restreins mes courses. J'en garde sous la semelle. En dépit de cette précaution, je risque d'être assez vite dépassé.

Je me place en retrait, pour laisser venir. Par la suite, je m'engagerai vers l'offensive. J'accepte même de garder les buts un moment.

Ce poste à temps partiel m'accorde le loisir de savourer. Ici, je retrouve toutes ces bonnes sensations d'enfance, je les croyais perdues à jamais. La réalisation des vœux formulés lors du départ de Bagdad me dérouté et me correspond. Je n'aurais su trouver plus heureuse situation. Tout s'accorde à me réjouir.

Désormais, poursuivre dans cet élan, prendre la vie comme elle vient.

Malgré les avantages du poste, j'abandonne sans regret la solitude du gardien. Fred, dans l'équipe adverse, s'y trouve bien. Il ne demande pas à être remplacé.

Jeu à une touche de balle. Dès la quatrième passe, je me trouve face à lui. Je tente le passément de jambes. Il ne fait pas dans le détail. Droit devant. Je valdingue. Penalty indiscutable. Hakim me demande si je souhaite le tirer. Il voudrait bien, lui. Je vais essayer. Fausse modestie. Je suis spécialiste. Je connais une feinte imparable.

Quand je m'élanche devant un gardien, d'autant plus s'il ne m'a jamais vu tirer, j'éprouve déjà la certitude de le prendre à contre-pied. Même sans chaussures, sur le sable, malgré des appuis fuyants, même des années après avoir tiré mon dernier penalty, je suis navré pour lui.

Je pose le ballon dans le recueillement. Fred rapplique. Il joue au gamin avec son décompte de pas, cherche à me déstabiliser.

— Neuf pas ! Tu exagères ! Tu as vu comme ils sont petits tes buts ! lui dis-je.

Va pour huit.

Il retourne dans ses cages. Voilà l'occasion pour mon équipe de revenir au score.

Je prends quelques pas d'élan, jette un œil sur le gardien, m'élanche.

C'est une double feinte assez basique en somme dont le succès repose sur le rythme d'exécution. Ne rien déclencher, ni trop tôt ni trop tard. C'est la clé.

J'égalise à 2 partout.

Fred est piteux. Il est le gardien du groupe, celui qui s'en tire le mieux d'habitude. Et il s'est fait balader par un parfait inconnu qui prétend ne pas y toucher.

Le jeu s'est durci. Davantage d'agressivité. Cela ne me gêne pas. Plus le défenseur s'engagera, plus il me sera facile de l'esquiver.

Je suis un peu surpris par ma condition physique. Dans la joie d'un match improvisé sur le sable de cette superbe plage, j'ai retrouvé mes jambes de quinze ans. Finalement, je n'ai pas vieilli.

Jean-Yves perce sur la droite. D'un crochet, il me met dans le vent. Il file vers le but, centre en retrait. C'est un jeu d'enfant pour Yvan de marquer. Nous nous projetons vers le

dixième but, le voyons, le réalisons par l'esprit. Y croire plus fort. Ne pas laisser filer le score, la tâche de revenir serait difficile.

Le soleil a décliné, il fait bon. La lumière a pris une teinte miel. Les chars à voile progressent plutôt vite. Trois d'entre eux traversent une bâche d'eau dans l'arc irisé que j'espérais. Nous jouons torse nu dans la blondeur du sable. Une vibration spéciale de la lumière nous transporte. Je n'y résiste pas.

Je vais à mon sac, protégé par mon blouson un peu plus loin. Il me reste de la péloche noir et blanc. Exactement ce qu'il me faut. Je reviens avec mon Leica. Le match continue. Je m'allonge, contre-plongée. Détente ; contrôle ; dribble. Tête plongeante, arrêt en extension. Reprise de vélo, ciseaux retournés. Tout y passe. La mer, les dunes, l'esprit du jeu, l'esprit du lieu, tout est là. Tout vibre autour de moi. Je m'en veux un peu d'avoir abandonné mes équipiers. Je range mon appareil. Mon reportage attendra. Je reprends ma place dans l'équipe. 7-4. Johnny me lance :

— Qu'est-ce que tu fous ! C'est pas le moment de faire des photos de vacances !

Rageur ! C'est vrai que je suis comme ça. Un orgueilleux. Piqué au vif. Je fais des appels en pointe. John me trouve. Contrôle poitrine, je reprends dans l'instant : un boulet, que Fred ne fait qu'effleurer : 7-5.

L'espoir est permis. Ils sont entamés. Je suis remonté. J'ai toutes les audaces. Quand c'est comme ça, rien ne peut m'arrêter. Imprévisible. Il faut être imprévisible.

7 partout. Bientôt, 9 à 9. Il faut deux buts d'écart.

Le goal relâche la balle, le défenseur veut dégager, je contre... Et c'est goal !

Mais que se passe-t-il ? Ils ont un vrai Zidane dans leur équipe, Yvan en personne. Un, deux, trois joueurs effacés.

Un tueur à gages. Il élimine même le gardien d'un dribble impitoyable. Egalisation. Je revois cette silhouette appliquée sur la tâche immense d'aller marquer ce but. Ce but qui nous a cloués. Deux autres suivront.

Sur l'ultime action, dans l'intention de repousser l'inéluctable, au moment même où il déclenchait son tir, je me suis jeté désespérément sur le porteur du ballon. Je ne me souviens plus exactement comment je l'ai percuté. Sans doute était-il en déséquilibre, s'affaissant au bout de l'effort.

J'ai heurté sa tête. L'instant qui a suivi a été surprenant. Yvan venait de marquer le but victorieux, ses coéquipiers accouraient pour le glorifier. Lui gisait, inerte, comme mort. Il ne jouait plus. Le silence s'est imposé. On n'entendait pas sa respiration, on écoutait en vain. Sa pâleur cadavérique m'a ramené des images de Bagdad, en particulier la vision du corps d'un marchand d'épices tué par l'explosion du marché.

Plongée dans la guerre. Le bruit des pales d'un escadron d'hélicoptères anéantit le silence. Je perds la tête. Je les vois un instant, ils nous survolent. Je suis victime à mon tour de ces hallucinations dont témoignent les soldats de retour au pays. Je me serais cru assez solide pour y échapper.

Yvan ouvre les yeux finalement. Un peu étourdi, il grommelle :

— Ça va aller. Au pire, j'aurai une bosse.

Ils l'emportent 12 à 10. Un autre jour, la revanche. Je prends quelques photos. On parle de mon métier. Cet univers les intrigue.

— C'est dangereux, ça ! T'as pas la trouille ? Raconte, la dernière fois que t'as eu peur.

— La dernière fois... Vous voulez que je vous dise quand c'était, la dernière fois. Peur ? Pas exactement peur, ce jour-là.

Autre chose que la peur, en y pensant... Le soufre de l'Enfer, à moins qu'il ne s'agisse du parfum étrange des fleurs du Paradis, m'a titillé les narines. J'ai cru que mon compte était bon. C'était juste avant mon départ, avant-hier... Je m'étais rendu sur les lieux d'un attentat, sur un marché... Il y avait pas mal de dégâts, des gémissements. Je commençais à photographier quand une seconde explosion a retenti. Je me suis retrouvé au cœur d'un amas poussiéreux. J'ai vu un corps s'affaisser. Puis, je suis tombé dans un grand trou noir. À mon réveil, j'étais dans ma chambre, à l'hôtel, un palace réquisitionné pour la presse. En apparence, j'allais bien. Au fond, j'étais émiétté. Je voulais partir, m'éloigner de la violence, quelques jours. J'ai pris l'avion pour la France. À Paris, j'ai grimpé dans le taxi d'Yvan. Voilà l'histoire.

Silence songeur. Ils m'observent comme on regarde un revenant. Puis, Fred me demande où j'ai appris à jouer au foot de cette façon.

— J'ai beaucoup appris sur les terrains vagues. On jouait parfois à quarante là-dessus. Il fallait se bagarrer si on voulait un peu le ballon. C'était le bon temps. Mais, regardez, aujourd'hui aussi, c'est le bon temps.

J'aime ce sport, les sports, presque tous. J'aime le foot, ce rapport privilégié à l'instant. Tout se joue dans la fraction de seconde où j'arme et déclenche ma reprise de volée, dans le petit laps de temps où je sens la sphère sur mon pied qui lui modèle la trajectoire idéale, celle que je veux, que je vois et que j'attends.

On a répété des heures pour en arriver là. Lorsque le ballon adopte la courbe qu'on lui désire avant de se loger dans l'angle de la lucarne, on se dit que tout est possible. Si on souhaite la paix, la fraternité, la solidarité, un monde sans haine et sans famine, tout cela est possible. Votre but le prouve.

Soudain, John lance à tue-tête :

— Peut-être qu'il n'aurait pas peur, Gaspard, de descendre le Laps.

— Sûr, tranche Jean-Yves, avec tout ce qu'il a vu dans sa vie, s'il y en a un, ce sera lui.

— Personnellement, je ne te le conseille pas, me prévient Hakim.

Je leur demande de quoi ils parlent, ce qu'est le Laps.

— Ce qu'est le Laps, fait Yvan. Personne ne le sait au juste, ce qu'est le Laps.

— On peut te dire que ce cours d'eau fonce à la vitesse d'un torrent de haute montagne, explique Fred.

— Pourtant, il s'écoule dans la plaine, tout près d'ici, poursuit Yvan.

— C'est absurde. Cela est impossible. Vous vous moquez, les gars. Faut arrêter.

Ils s'amuse de ma réaction, me disent que c'est normal de ne pas y croire. On n'y croit jamais avant de l'avoir vu de ses propres yeux ! Mais quand on le voit, mieux vaut ouvrir grand les mirettes, bien le regarder. Et si on se met à trembler, c'est peut-être la peur qui vient nous sauver.

Et puis, m'expliquent-ils, une autre version circule, selon laquelle nul ne peut se soustraire à l'obligation de descendre le Laps ; cette version avance que nous l'avons descendu ou le descendrons tous autant que nous sommes, mais qu'une fois l'exploit accompli, il est tout bonnement impossible d'en parler. Ainsi, ceux qui ont vécu l'expérience du Laps seraient-ils dans l'incapacité d'en témoigner.

Pour savourer ce conte sans retenue, j'écarte la désagréable impression que l'on se moque de moi, ravi au fond qu'il existe encore de belles légendes ailleurs que dans les livres.

**Nous vous remercions de votre lecture,
en espérant qu'elle a été agréable**

**Vous pouvez vous procurer ce livre
dans toute librairie
ou directement sur notre site.**

[Poursuivre sur le site des Soleils bleus](#)

[Commander le livre dans notre boutique](#)